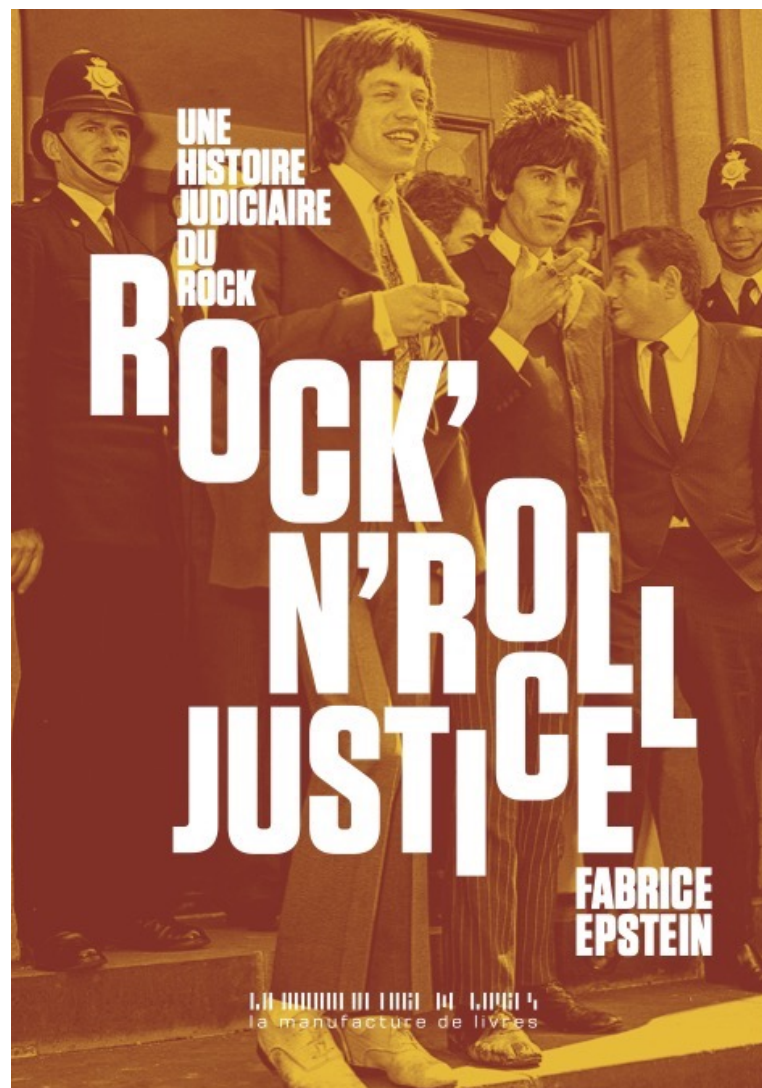


la manufacture de livres

Rock'n'roll Justice

Fabrice Epstein

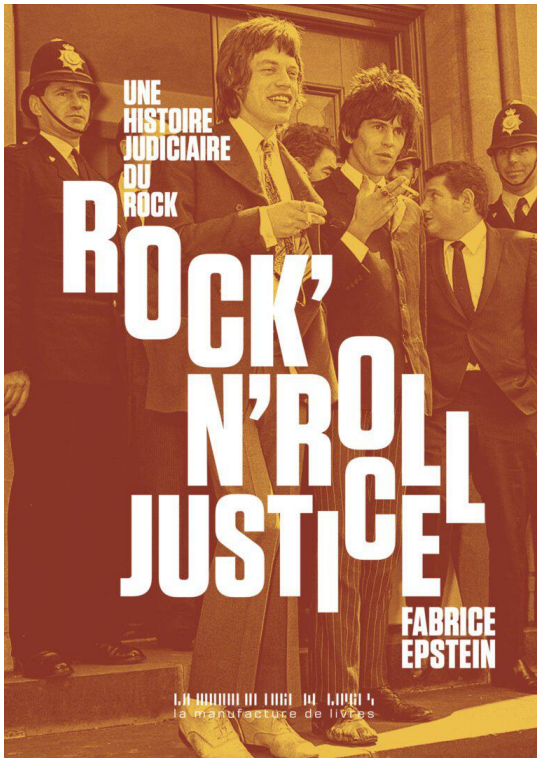


CONTACT ET INFORMATIONS

La Manufacture de Livres - Flora Moricet
flora.moricet@lamanufacturedelivres.com

01 45 66 90 08

Droit, Justice et Rock'n'roll



La Manufacture de livres

Le droit est-il rock'n'roll ? Peut-être pas. Mais le rock'n'roll est, quant à lui, empreint d'affaires judiciaires. Le droit et la justice ont façonné le rock ; participant à l'écriture de mythes de notre temps.

Entre guerres intestines entre artistes, impresarios et labels, faits divers qui ont fait les uns des journaux, histoires de drogues, de sexe... Le rock'n'roll n'est pas exempt de scandales dont les prétoires ont eu à connaître.

Petits arrangements ou grands procès, ce sont ces relations quasi incestueuses que nous conte Fabrice Epstein, dans son *Rock'n'roll justice : une histoire judiciaire du rock*, paru aux éditions La Manufacture de livres.

Fabrice Epstein, qui s'y connaît en droit, puisqu'il est avocat au Barreau de Paris depuis 2007 et associé du cabinet Saul Associés, mais également fêru de musique et plus particulièrement de rock, chroniqueur pour le magazine *Rock & Folk*, retrace dans un style alerte et truffé de références ces histoires qui ont participé à la diabolisation du rock d'une certaine façon.

Divisé en 11 chapitres, chacun traitant d'un thème juridique, du plagiat aux successions voire aux procès imaginaires, ce livre est une mine d'informations sur le monde si peu vertueux de la musique.

L'auteur relate les relations tumultueuses entre monde du rock et celui de la justice, avec une culture impressionnante et



beaucoup d'humour.

Les affaires citées sont souvent américaines, mais la Grande-Bretagne et la France ne sont pas oubliées. De Led Zeppelin à Daft Punk, en passant par les Stones ou Bob Dylan, les fans de rock s'amuseront de ce florilège d'histoires les plus abracadabrantes.

Quant aux juristes, ils reconnaîtront les fondements sur lesquels reposent certaines décisions et surtout comment le rock, par sa vision transgressive et subversive, a pu mettre à l'épreuve les institutions et marquer la société.

Illustré de 50 photographies, ce livre se révèle être une source inépuisable de petites histoires qui ont façonné notre histoire musicale de ces 60 dernières années, un livre à s'offrir ou à offrir pour tous ceux qui ont la « rock'n'roll attitude » !

Entretien avec Fabrice Epstein, à l'occasion de la sortie de son livre : Rock'n'roll justice : une histoire judiciaire du rock .

AJ : Comment est née l'idée d'écrire ce livre ?

Fabrice Epstein : J'ai commencé par écrire des chroniques pour Rock&Folk . Certaines sont reprises dans le livre. J'avais écrit un premier ouvrage sur le Rwanda, le génocide, mon expérience d'avocat. C'était un sujet lourd, et je voulais m'attaquer à la musique que j'aime, auprès de laquelle je vis depuis le plus jeune âge, le rock au sens large. Je voulais donc écrire un livre du genre, les 100 disques de Fabrice Epstein, mais un ami éditeur m'a fait une excellente remarque : tu n'es pas Philippe Manoeuvre, alors il te faut un angle, par exemple les 100 disques de rock chrétien. Le sujet ne me tentait pas vraiment.

Je me suis dit, je suis avocat, j'ai accès à des décisions de justice, je connais (de loin) quelques scandales judiciaires (plagiat de My Sweet Lord , Phil Spector, frasques de Morrison...), j'ai regardé partout, cela n'avait jamais été fait, ni en France, ni aux États-Unis. J'ai commencé la rédaction de chroniques. Pour Rock&Folk , je suis un peu limité par les mots, le livre me donnait la chance d'évoquer les grands sujets de société, la transformation de la société par le rock protestataire, etc.

AJ : Quels sont les liens que vous entretenez avec le rock, est-ce une échappatoire, une passion, un hobby ?

F. E. : Les deux premiers. J'aime le rock « sérieusement ». Chaque jour, je découvre de nouvelles choses, c'est inépuisable. Échappatoire car la musique rassure, panse les blessures, rend la vie beaucoup plus douce. Passion parce que les musiciens sont des passionnés, des écorchés. Je pense à Bob Dylan qui est un assoiffé de justice. Pas étonnant qu'il soit l'auteur le plus cité par les tribunaux américains. Pas étonnant non plus qu'il prenne fait et cause pour Hattie Carrol, morte sous la pression d'un certain Zantziger. Passion parce qu'à chaque nouveau morceau de Bob Dylan, sortie d'un documentaire (sur les Beatles par exemple), je suis excité comme un enfant. Le rock est d'ailleurs pour moi une musique de l'enfance, un objet de transmission. Mon père m'a fait écouter ses vinyles. C'est presque paradoxal, car le rock est une musique vivante, et je l'ai découverte en position horizontale, car à 10 ans, la jambe cassée, immobilisé à la maison, je n'avais d'autre occupation que d'écouter des disques.

AJ : C'est donc à cause d'une jambe cassée que vous êtes tombés dedans ?

F. E. : Oui et surtout grâce à l'influence paternelle, très orientée The Doors, Bob Dylan, The Beatles. Ces disques m'ont fasciné. Je les ai écoutés en boucle. Et puis quand je n'étais pas en mesure de posséder certains disques, je les imaginais.

AJ : Que vient faire le droit dans votre histoire personnelle ?



F. E. : Il arrive par des moyens détournés, je n'ai pas d'avocat dans ma famille. J'ai fait une école de commerce et j'ai commencé les études de droit assez tardivement. J'ai ensuite suivi un cursus classique.

Mais j'élude peut-être la question. Le droit vient faire quelque chose dans mon histoire personnelle, très ancrée, celle, bien triste, de la Shoah, de la disparition, du statut de victime. Être avocat, c'est être acteur, cela permet de se séparer de ce statut de victime.

AJ : Ce livre vous a-t-il fait découvrir des histoires dont vous ignorez l'existence, si oui lesquelles ?

F. E. : Oui, j'ignorais la grande majorité des affaires. La renégociation de son contrat par Tom Petty, qui se place sous la tutelle du Chapter 11, ça c'est une histoire pour les juristes. La grâce posthume de Morrison dans les années 2000, je n'en avais jamais entendu parler. Toutes les histoires des managers, leurs magouilles joyeuses. Bob Dylan mis en examen en France pour incitation à la haine raciale ? Never heard before . Enfin, le chapitre 35 auquel je tiens tout particulièrement. Harrison contre le photographe Bébert. On en parle dans le documentaire Get Back des Beatles . Vous sentez ma fascination pour ce judiciaire rock.

AJ : Quel est pour vous l'histoire la plus drôle et celle la plus triste ?

F. E. : La plus drôle, les Sex Pistols (ou plutôt leur label et les revendeurs du disque) jugés pour indécence. Une histoire qui ne tient pas debout, mais révélatrice de l'Angleterre de la fin des années 70. La pochette du disque Never Mind the Bollocks est jugée indécente. Un procès se tient au cours duquel le sens du mot Bollocks, est expliqué par un homme de l'art. Les prévenus sont relaxés.

La plus triste, car la plus sordide, le féminicide par Phil Spector. Le producteur le plus talentueux du XX e siècle dans une sale histoire de mœurs, qui tue une femme. Il meurt en prison, plus riche producteur de l'année 2019 !

AJ : Bientôt un tome 2 ?

F. E. : Ce sont les lecteurs qui le diront. Ceci dit, il y a encore beaucoup à dire sur ces affaires rock. J'ai laissé une très grande porte ouverte en évoquant la question de l'appropriation culturelle. Je vais creuser ce sujet, car il m'interpelle. Il y a aussi un manque de chroniques liées aux femmes, j'y travaille également. Gageons que ce n'est que le début !

En pratique

Rock'n'roll justice : une histoire judiciaire du rock , Fabrice Epstein, La Manufacture de livres, 320 p., 25 €





3 QUESTIONS À... Fabrice Epstein

À son grand dam, lui, le fou de classic rock, n'a pas de liens familiaux avec Brian Epstein, le fantasque manager des Beatles. Mais fort de son expertise en matière de droit pénal des affaires, Fabrice Epstein, avocat au barreau de Paris, publie ce petit bijou.

VSD. Comment vous est venue l'idée ?

Fabrice Epstein. À l'origine, j'avais voulu faire mon Philippe Manœuvre avec un bouquin genre *Mes 100 disques de rock préférés* mais je suis vite redescendu sur terre – je ne suis pas Philippe et n'ai donc aucune légitimité pour ça. En revanche, étant avocat, je me suis rendu compte qu'aucun ouvrage n'avait été vraiment consacré aux seules et nombreuses affaires qui ont secoué le monde du rock. J'ai commencé une rubrique dans *Rock & Folk* qui se transforme aujourd'hui en livre.

Les dossiers sont d'accès facile ?

Pour les affaires américaines, c'est assez simple, les décisions de justice sont le plus souvent réunies sur des sites spécialisés. En France, c'est rarement le cas, mais a contrario, il m'est plus facile de contacter directement les avocats et d'avoir accès aux dossiers. De l'avocat de Jim Morrison à celui de Daft Punk, j'ai pu puiser à la source première. Enfin, toutes les décisions de justice étant publiques, je n'ai aucun problème pour les raconter.

Quelles sont les affaires qui vous ont le plus marqué ?

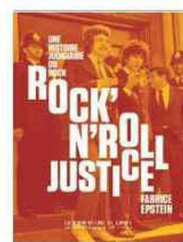
Probablement toutes celles qui impliquent un manager, un homme



de confiance, car ce sont les plus compliquées pour la justice. Personnellement, j'ai adoré l'histoire des deux sosies de Johnny et de Gainsbourg (voir page précédente) mais également le fait que Tom Petty ait dû se mettre en faillite de façon artificielle afin de pouvoir renégocier son contrat. Je ne l'écoute désormais plus comme un simple musicien, aussi génial soit-il !

RECUEILLI PAR C. E.

(*) « *Rock'n'Roll Justice* », de Fabrice Epstein, La Manufacture de Livres, 320 p., 25 €.



PHOTOS: LANA HARRIS/AP/SPA - ILPO MUSTO / ALAMY / ABACA - AP PHOTO/ BOB GRIENER/SPA - DR





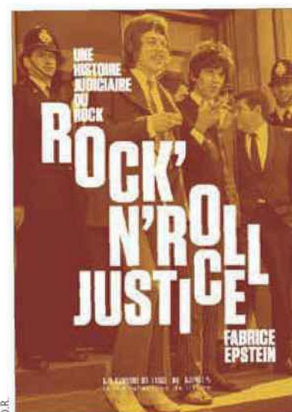
||||| Au fil des pages

Rock'n'Roll Justice

Une histoire judiciaire du Rock

Rock'n'Roll Justice est un livre, illustré de photos, qui raconte 1 001 (ou plutôt 60) histoires judiciaires du monde du rock. Il y est question de plagats, de meurtres, d'escroqueries, d'injustices, d'interdictions, de drogues, de contentieux, de faits divers. La petite histoire croise la grande, le rock a eu un impact sur la société et le monde, dans les années 60 et 70, aujourd'hui encore.

Rock'n'Roll Justice est une réflexion sur ce couple improbable que forment rock et justice. Pourtant, l'histoire du rock est jalonnée de nombreuses affaires judiciaires.



autres agents exploitant allègrement les artistes. Les managers célèbres sont des maquignons qui ont de l'esprit autant que du ventre. Gourmands et géniaux, ils ont contribué à construire une industrie balbutiante. Il n'y a pas que des hommes. Une femme pour le plus torturé des musiciens, Leonard Cohen. Kelley Lynch a dépouillé l'homme au chapeau, mettant le chanteur dans l'obligation de tourner pour combler ses comptes bancaires. Cohen avait été léger, c'est vrai, il connaît sa manageuse depuis 1988, veut lever le pied au début des années 2000. Alors qu'il pratique le zen, un inconnu lui fait savoir qu'il est ruiné. Lynch a vidé Cohen à l'aide d'un fiscaliste. 4 millions se sont évaporés. Il n'y a pas que l'argent, des manuscrits, des aquarelles, sa correspondance avec Dylan. Lynch est virée. Elle déchaîne sa haine contre Cohen. Cohen obtient sa condamnation, les intérêts sont plus importants que le principal. Cohen la poursuit également pour harcèlement. Il obtient une ordonnance de maintien, même après sa mort ! L'argent est comme un chien qui veut toujours changer de maître. Mantra d'Albert, non de Leonard.

DE MORRISON À COHEN

On connaît les plus célèbres.

C'est Jim Morrison, le chanteur des Doors qui connaît les foudres d'un tribunal de Floride pour avoir (*allegedly*) montré la chose qui pend à une foule en délire. Il est condamné pour exhibitionnisme et relaxé pour ivresse publique. Il écope d'une peine de six mois, quitte les États-Unis pour mourir à Paris. On connaît moins la fin de l'histoire, car sous la pression de fans du chanteur, le gouverneur de Floride (en mal de réélection) n'aura d'autre choix, au début des années 2000, que de gracier l'outlaw le plus charismatique d'Amérique. C'est George Harrison empêtré dans une affaire de plagiat subconscient. Pour écrire « My Sweet Lord », son plus gros tube, le Beatle le plus discret avait clairement en tête la mélodie des Chiffons intitulée « He's so fine ». Cette affaire ne trouvera une issue amiable qu'au début des années 1990. Aussi, on n'ignore pas l'existence de relations tumultueuses entre musiciens, impresarios et labels qui tournent souvent à l'avantage des producteurs et

DES AFFAIRES AVORTÉES

Le livre ne se passionne pas que pour les affaires anglo-saxonnes (logiquement les plus nombreuses), mais également pour la France. Dans un chapitre intitulé « Un petit coin de France », on apprend que Clapton comme Dylan ont eu maille à partir avec la justice française, mais aussi que la passion du rock'n'roll peut mener aux assises d'Épinal, qui a tranché la tentative d'homicide d'un sosie de Gainsbourg sur un sosie de Johnny.

Le livre fait une belle place à des batailles judiciaires qui n'ont jamais eu lieu. Que ce soit une plaidoirie imaginaire pour Sid Vicious, le bassiste des Sex Pistols, accusé par le procureur de New York d'avoir tué sa compagne Nancy Spungen, ou un réquisitoire (non moins imaginaire) contre Jean de Breteuil, dealer du tout Paris, et contre lequel existent de sérieuses preuves qu'il ait vendu à Morrison sa dernière dose d'héroïne.

ROCK ET CAPITALISME

Enfin, il dresse un état des combats des artistes contre le grand capitalisme, et lorsque Dylan mène la danse, contre l'injustice (pour sauver la tête d'Hurricane Carter ou pour la vie de William Zantziger, malheureux assassin d'Hattie Carroll). Rock'n'Roll Justice est la première tentative d'anthologie judiciaire du rock.

À propos de l'auteur :

Fabrice Epstein, avocat inscrit au barreau de Paris, est co-créateur du cabinet Saul Associés. Chroniqueur pour le magazine Rock&Folk, il enseigne par ailleurs l'éloquence dans les grandes écoles.

Une histoire judiciaire du Rock – Rock'n'Roll Justice, Fabrice Epstein

La Manufacture de livres, 320 pages – 25 euros

2021-7908





Phil Spector, producteur légendaire, meurtrier condamné.

...And justice



© GETTY IMAGES

LE **ROCK** A SOUVENT FLIRTÉ AVEC LES **TRIBUNAUX**. DANS *ROCK'N'ROLL JUSTICE*, L'AVOCAT FABRICE EPSTEIN RETRACE L'**HISTOIRE** D'UNE RELATION AUSSI **HOULEUSE** QU'INTENSE. *I FOUGHT THE LAW*, CHANTAIENT LES CLASH. *AND THE LAW WON...*

ENTRETIEN **Laurent Hoebrechts**

La nouvelle est (presque) passée inaperçue. Le 16 janvier dernier, Phil Spector mourait à l'âge de 81 ans. Emprisonné depuis 2009, il purgeait une peine de 19 ans pour le meurtre de l'actrice Lana Clarkson. Producteur visionnaire, crédité derrière une myriade de tubes (*Da Doo Ron Ron* des Crystals, *Be My Baby* des Ronettes, etc.) et d'albums (pour les Beatles, Leonard Cohen, les Ramones, etc.) incontournables, il était aussi connu pour son goût des armes et son caractère volcanique...

Il n'est évidemment pas la première légende du rock à avoir eu affaire à la justice. Pas besoin d'avoir commis l'irréparable pour comparaître devant les juges. Outrage aux bonnes mœurs, détention de drogues, etc. Des Rolling Stones à Jim Morrison en passant par Bowie, tous ont eu droit à leur fameux *mugshot*, ces photos d'identité judiciaires se retrouvant aujourd'hui sur des t-shirts. Il arrive toutefois aussi que les juges viennent au secours des jeunes rebelles. Pour les sortir des griffes d'un manager véreux, ou d'un label trop gourmand. Voire leur permettre de dénoncer un plagiat. En outre, cette relation "privilégiée" entre rock et justice n'est pas typique des sixties. De Taylor Swift réenregistrant ses anciens albums pour récupérer ses masters (elle vient de publier une nouvelle version de son blockbuster *Red*) aux récents ennuis de Marilyn Manson (accusé de violences sexuelles), la musique continue de se frotter régulièrement au droit.

Sous-titré "*une Histoire judiciaire du rock*", *Rock'n'Roll Justice* s'intéresse précisément à ce "*couple improbable*", à travers une soixantaine de chapitres. Son auteur, Fabrice Epstein est avocat et fan de musique. C'est après avoir démarré une série de chroniques sur le sujet dans le magazine *Rock & Folk* qu'il a eu l'idée de creuser davantage la matière. En soignant à la fois le fond -se documentant sur les différentes affaires, retrouvant les arrêts, contactant les avocats concernés-, et la forme. Rythmé -"*Je voulais que ce soit rapide, vivant, comme un single de trois minutes*"-, le récit est volontiers spirituel, avide de références bibliques, faisant de ces chroniques des contes moraux -"*Oui, dans le sens où j'essaie de faire réfléchir le lecteur*".

Pourquoi s'être focalisé sur le rock?

C'est vrai que j'aurais pu prendre le jazz, où il y a également énormément de choses à raconter, voire la musique classique. Mais le rock est la musique que mon père m'a transmise quand j'étais plus jeune. Depuis que j'ai 12-13 ans, j'écoute les Doors, Dylan, etc. Ce sont des artistes qui m'animent toujours aujourd'hui. J'aurais aimé être leur avocat. ■■■

for all

■ ■ ■ **Né rebelle, musique subversive contestant l'ordre établi, le rock était-il forcément un bon client pour les tribunaux?**

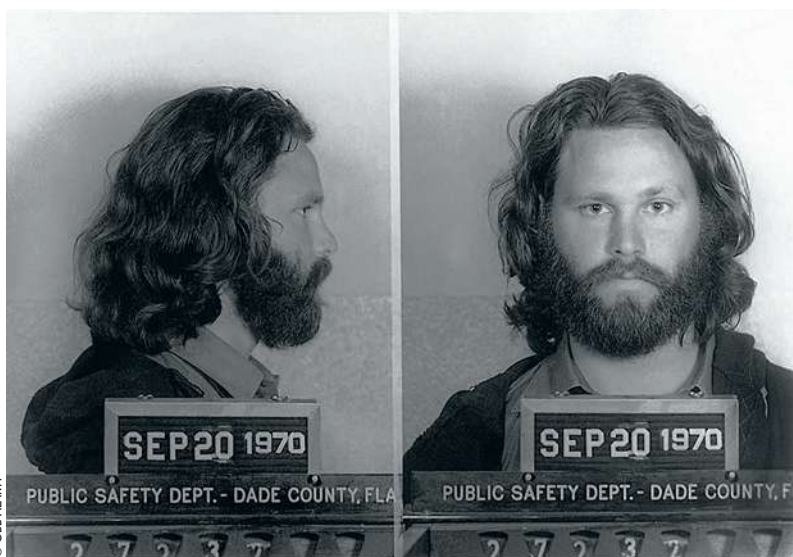
Certainement. Et en même temps, les rock stars ne sont pas forcément toujours sur le banc des accusés. Au-delà des problèmes pénaux, des gardes à vue, de la prison, etc., les rockeurs ont même pu se révéler très novateurs, notamment dans le droit des affaires. Prenez Tom Petty. Après avoir très mal négocié son premier contrat, il a imaginé se mettre en faillite pour pouvoir bénéficier du Chapter Eleven américain, et renégocier ses droits avec son distributeur. On a également des personnalités qui interpellent et bousculent la justice. C'est Willie Nelson qui se mobilise pour le cannabis, ou Neil Young qui affronte Monsanto. Ces artistes qui entrent dans le débat public sont parfois susceptibles de faire bouger les lignes. Il ne faut pas le sous-estimer.

Vous démarrez en abordant les questions de plagiat. Pourquoi?

La première chronique que j'ai écrite pour Rock & Folk partait déjà de là. J'évoquais George Harrison qui a été poursuivi pour plagiat avec son titre peut-être le plus connu, *My Sweet Lord*. Je pense que cette affaire dit beaucoup de choses de la société américaine. Il lui était reproché d'avoir emprunté des éléments à une chanson écrite par un musicien afro-américain. À l'époque, on avait déjà insisté sur l'angle racial... L'autre aspect très symbolique de cette histoire est qu'elle implique une personne qu'on retrouve à plusieurs reprises dans le livre, dès la couverture: Allen Klein. C'est un type assez exceptionnel, qui grandit dans un orphelinat, et, sans la moindre formation, réussit à s'introduire dans le music business. Il se retrouvera mêlé à la plupart des grands scandales judiciaires du rock, à travers les Beatles, les Rolling Stones, ... -comme quand il réussit à dépouiller The Verve de tous les droits de son tube *Bittersweet Symphony* (qui utilise des éléments de leur morceau *The Last Time*, NDLR). Au-delà des chroniques judiciaires, l'idée était aussi de montrer comment l'industrie musicale s'est construite. Des gens comme Klein ont réussi à faire prospérer des groupes, leur faire gagner beaucoup d'argent, etc. Certes, c'est moins glamour que les frasques de Jim Morrison. Mais ces manœuvres annoncent ce grand changement financier, ce business énorme que sera le rock dès les années 60.

Ce qui va l'amener encore plus souvent au tribunal? Du coup, moins pour remettre des rockeurs rebelles sur le droit chemin que pour régler des différends financiers entre eux?

Absolument. Il y a cette phrase de Bernstein qui dit que la musique ne se vend pas, elle se partage. J'explique que, dans les faits, l'industrie musicale lui a donné tort. Notamment avec l'arrivée d'une série de personnages souvent très "colorés", parfois assez douteux. Des managers comme le colonel Parker, qui s'est occupé d'Elvis, et a en quelque sorte inventé le management rock. Lui aussi,



© GBB ALAMY



© ALAMY

De Jim Morrison (en haut) aux Stones, les outrances des rock stars leur ont souvent valu de fréquenter les services de police.

sa trajectoire est hallucinante. Il est né à Breda, est arrivé aux États-Unis sans papier et est mort à Las Vegas (*après avoir dilapidé une bonne partie de sa fortune accumulée en se servant généreusement dans celle du King, NDLR*). C'est aussi grâce à quelqu'un comme Albert Grossman que Dylan commence à vendre beaucoup de disques. Mais en creusant le sujet, on découvre aussi qu'il avait contracté une assurance-vie sur la mort de l'une de ses autres artistes, Janis Joplin (*il signe le contrat en 1969, la chanteuse meurt un an à peine plus tard d'une overdose, NDLR*). Souvent ces gens ont des fréquentations un peu "étonnantes", voire carrément sulfureuses. Morris Levy (*éditeur et patron de label qui a passé pas mal de temps à rajouter systématiquement son nom sur les crédits des chansons de ses artistes, NDLR*) fréquentera clairement les milieux mafieux. On aurait pu le retrouver dans une scène des *Soprano* ou des *Affranchis*.

À ce propos, un chapitre du livre se permet le registre de la fiction, en proposant une série de procès imaginaires...

Oui, cela me démangeait. Prenez par exemple l'affaire de Sid Vicious des Sex Pistols, soupçonné d'avoir tué sa copine Nancy Spungen. On a toujours voulu lui coller cette mort, c'était le coupable idéal. Mais est-ce vraiment lui? Je pense qu'il reste un doute, assez important que pour plaider son acquittement. À l'inverse, il y avait matière à requérir contre Jean de Breteuil, pour avoir fourni la drogue qui a tué Jim Morrison (*aristo junkie français, il s'enfuit vers le Maroc, où il mourra, à 22 ans, d'une overdose, NDLR*). J'imagine également l'expertise psychiatrique du père de Marvin Gaye. Le meurtre d'un fils par son père reste une affaire assez rare, surtout dans le milieu du rock. Je pensais que cela pouvait éventuellement éclairer la musique de Marvin Gaye d'une autre manière. En fait, plus jeune, j'avais déjà un peu pratiqué l'exercice de la fiction. Lors de ma conférence de stage, j'avais par exemple défendu la publication des pamphlets antisémites de Céline. Je voulais retenter l'exercice ici, mais cette fois avec des gens que j'admire vraiment à 100 %.

L'artiste qui revient le plus souvent dans le livre est sans conteste Bob Dylan. Pourquoi?

Depuis que je suis gamin, il m'accompagne au quotidien, au grand désespoir de ma femme et de ma mère d'ailleurs. Le disque que j'écoute le plus, est sans doute la chanson *Hurricane*, consacrée à l'affaire Rubin Carter (*boxeur afro-américain condamné pour un triple meurtre dans les années 60, malgré avoir toujours clamé son innocence, et libéré en 1985, NDLR*). C'est la chronique la plus longue du livre, j'ai passé un temps considérable à l'écrire et à me documenter. C'est Dylan qui se bat contre l'injustice. Comme c'est le cas aussi sur *The Lonesome Death of Hattie Carroll*, qui revient sur la mort de cette serveuse noire (*le client blanc qui l'a frappée s'en sortira avec six mois de prison, NDLR*). Pour moi, Dylan est l'artiste qui est le plus "judiciaire", c'est un véritable avocat. Ce n'est pas un hasard s'il est le chanteur le plus cité dans les décisions

de justice américaine. En outre, il a cette façon de rester très discret, apparaissant peu dans la presse, et puis de débouler avec un morceau de huit minutes trente, où il explique avoir honte de vivre dans un pays où la justice est bafouée. Certes, cela reste des chansons, ce qu'il dit n'est pas toujours tout à fait exact. Mais il se montre visionnaire, comme le sont les grands écrivains, les grands penseurs. C'est un peu la même chose avec Lennon quand il prend la défense de John Sinclair emprisonné.

Au-delà de simples chroniques judiciaires, vous déposez souvent les faits divers pour écrire des petits contes moraux. Dans l'article consacré à l'affaire Bertrand Cantat, vous posez notamment la question de savoir s'il faut encore écouter sa musique? Quelle est votre réponse?

Le fait est que des gens parfois abominables composent des bonnes musiques, écrivent d'excellents livres, etc. De mon point de vue, on peut continuer à les écouter si on les aime. Aller les voir sur scène, c'est encore autre chose. Mais je ne suis pas l'avocat de Cantat. Ce que j'ai voulu faire dans cette chronique, c'est tenter de décrire avec le plus d'objectivité possible ce qui s'est passé, analyser la réflexion du juge qui l'a relâché. Après, je ne sais pas comment il doit se comporter. C'est aussi un cas un peu à part dans le livre. Il y a bien l'affaire Phil Spector, qui a été condamné en appel pour le meurtre de Lana Clarkson. Doit-on écouter encore ses disques? Si on se l'interdit, on se prive alors d'une grande partie du catalogue des années 60-70. Faut-il par exemple rééditer *All Things Must Pass*, le chef-d'œuvre de George Harrison, mais coproduit par Spector?

La plupart des affaires que vous évoquez sont liées aux années 60 et 70. Parce que le rock, aujourd'hui normalisé, voire embourgeoisé, est moins susceptible de secouer le droit? On a l'impression que, quand il se retrouve au tribunal, c'est davantage pour des affaires de mœurs, de pédophilie par exemple, comme c'est le cas dans le dernier chapitre?

Oui, c'est vrai. Il y a le mouvement #MeToo aussi, qui bouscule pas mal de choses. À cet égard, le rock est un monde dans lequel le ménage n'a pas encore été fait. Même Dylan n'y échappe pas d'ailleurs, puisqu'il est sous le coup d'une plainte - même si, a priori, elle ne tient pas vraiment debout. Donc oui, je pense que le rock a encore pas mal de choses à nous apprendre. Certes, en tant qu'amateur de cette musique, la relève est peut-être moins éclatante que la scène des années 60-70. Mais je

ne désespère pas de voir des groupes émerger. Et pourquoi pas devenir l'avocat de l'un d'entre eux, d'une formation susceptible de rajouter une pierre à l'édifice construit par les Beatles, les Stones, ou... Dylan -évidemment! ●

■ **ROCK'N'ROLL JUSTICE**, DE FABRICE EPSTEIN, ÉDITIONS LA MANUFACTURE DE LIVRES, 320 PAGES.



7



PEU DE GENS LE SAVENT MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND
BURGALAT



Dans le métro, des pubs pour des concerts de B.B. King (1925-2015), John Williams (toujours de ce monde mais pas sur scène), Randy Newman (en personne à Paris fin mars). Difficile de distinguer les vivants des morts. En 1989 déjà, le public de la Halle Georges Carpentier, qui attendait Jerry Lee Lewis depuis des heures, se demandait si son avion avait jamais décollé. Il avait fini par atterrir. The Killer déboula, droit comme un I, pipe au bec. Sans un regard pour son groupe (James Burton à la guitare...) qui tenait la position, il attaqua "Roll Over Beethoven" et quitta la salle sur "Memphis Tennessee" au bout de douze rounds. Il a quatre-vingt-six ans maintenant, on ne le reverra plus. Il y a trente ans, dans les cérémonies officielles, les derniers poilus ont été progressivement remplacés par des reenactors, le moment semble venu pour les derniers fondateurs du rock.

La lettre d'information du mois d'octobre de l'Adami n'aurait pas concerné Jerry Lee ou Chuck Berry, très à cheval sur les modalités de paiement : "Les artistes se retrouvent souvent dans des situations de travail informel, aux contours mal définis. Les raisons peuvent être nombreuses, parce qu'on a envie de 'rendre service', 'de se faire connaître', 'de créer de nouvelles opportunités', 'de faire plaisir' : - Passe nous voir au studio, on enregistre mon nouvel album et apporte ta guitare. - On joue au Balazar samedi soir, tu pourrais monter sur scène si ça te dit. En clair, des propositions fort sympathiques, mais où il n'est jamais question d'argent. Comme si le 'plaisir de jouer ensemble', 'Tu peux le faire pour moi, c'est pas grand-chose' pouvaient remplacer votre rémunération..." C'est souvent le charme et la limite de l'autoproduction et du Do It Yourself. Certes, tout échange, et le plaisir de faire de la musique, ne doit pas être réduit à une transaction financière. Si on ne peut que regretter que l'altruisme, l'engagement unilatéral, sans attente de contrepartie, soient des valeurs rarement exaltées, le "à charge de revanche", lui, est rarement suivi d'effets : la plupart des réalisateurs qui ont utilisé ma musique gracieusement ne m'ont jamais rappelé ensuite, ce qui me va très bien : le meilleur moyen de détecter un fâcheux et de s'en débarrasser, c'est de lui rendre service.

Tout espérer, ne rien attendre, donc, les bonnes surprises arrivent par d'autres voies. En février 1970, Jean-Pierre Bernard a vu Martin Circus au Parc des Expos de Nancy. Depuis, il remue ciel et terre pour ce groupe auquel le Rockharry de Belfort consacre une importante exposition du 4 au 8 décembre, "Vu d'un Fan", à son initiative. L'entrée est gratuite, mais vous pouvez lui commander des autocollants (@carminirictus sur Twitter et Instagram) pour le soutenir. Il n'est pas le seul à avoir été marqué par cette formation. Le bassiste, Bob Brault, est une de mes plus grandes influences avec Francis Darizcuren, Russ Stableford (The Love Affair et probablement "Nothing But A Heartache", des Flirtations) ou James Jamerson.

Il y a vingt-cinq ou trente ans, au temps de la techno en caleçon cycliste, je pensais ne jamais réentendre des réalisations de la qualité de "Il Faut Rêver" et "J'Aimerai Bien Te Faire Flipper Un P'tit Peu". Mais aujourd'hui, dans le flot de parutions, il y a des merveilles : Laure Briard, de plus en plus superbe, "Supertrama" (Midnight Special Records), "The Dandelion", par Oracle Sisters, plus proches de Van Dyke Parks et des High Llamas que du prêt-à-folker auquel ils sont parfois assimilés, "Slow Avec Toi", par Pasta Grows On Trees, Ian Chippett "I Never Cry", Nicolas Leoni & Alexander Faem "Devant Mon Ordinateur" (Martyrs Of Pop / Modulor), Niki Demiller "Tertiaire Blues" (La Tebwa), "Spinning Down", sur l'album Venus Chariot

de Rohn — Lederman (COP International), "America", de West Side Story, interprété par Romain Leleu, avec un arrangement fantastique de Manuel Doutrelant pour trompette et quintette à cordes (Harmonia Mundi/ RL Production). Mieux vaut tard que jamais, je découvre maintenant "Dracula Drug", de Frankie And The Witch Fingers (Greenway Records) et le magnifique "The Garden", par Papooz (Half Awake Records), sorti l'an dernier, ainsi que la compilation "Deutsche Elektronische Musik: Experimental German Rock And Electronic Music 1972-83" (Soul Jazz Records, merci Axelle Le Dauphin).

Sur Arte, "Glam Rock, Splendeur et Décadence", de Christophe Conte, excellent doc sur ce genre qui fit le trait d'union entre bubblegum et punk. Impossible de ne pas avoir envie de monter le volume en écoutant "Action", par Sweet, et son pont de la mort à 2'35, la version Suzi Quatro de "Hit The Road Jack" ou "Elected", d'Alice Cooper. En repensant au délicieux Alvin Stardust, je tombe sur l'album "Alvin", sorti en 2014 alors qu'il était en train de disparaître. Il n'avait rien enregistré depuis trente ans, c'est un miracle d'élégance et de délicatesse, produit par deux équipiers de Robbie Williams, Richard Scott et Scott Ralph.

Il y a souvent chez les rappeurs, un peu comme chez les skins jadis, une propension à ressembler à l'image qu'on se fait d'eux. Depuis les années 1990, Sear et ses acolytes (Karim Boukercha, Grégory Protche, Reijasse...) du journal "Get Busy" ont poussé le hip-hop à sortir de l'ordinaire, comme d'autres esthètes de banlieue avaient pu le faire pour le rock, ou le magazine 20 Ans pour la presse féminine. Il faut lire "Get Busy - L'anthologie De L'Ultime Magazine" (Marabout, 39 €) même si on n'aime pas le rap, comme on peut consulter le site virage.paris alors qu'on se fiche du foot et du PSG. Leurs entretiens, avec Benoît Poelvoorde ou Dominique Zardi, sont épatants, c'est brillant, libre et totalement imprévisible.

"Alone", Les Mémoires De Mickey Baker, paraissent enfin (Séguier, 22 €). Quelle joie, merci à Ungemuth d'avoir fait l'entremetteur avec l'épatant Jean Le Gall, et à Andrew Loog Oldham pour ses mots toujours justes quant à l'influence de Mickey sur sa génération de musiciens, et l'importance de ce récit.

Dans "Flashback Acide" (Robert Laffont, 19,90 €), Phil — plus "Mad" que jamais — Manœuvre nous raconte vingt-cinq ans d'excès, jubilé d'argent de virées et de rencontres grandioses ou aberrantes. En pleine forme, sage comme une image depuis vingt ans, il parvient à convoquer ses souvenirs sans nous donner envie de l'imiter. Surtout, il en profite pour parler des autres, de ceux qu'il aime, musiciens ou non. J'ai déjà pris des champignons avec lui, "Wouaah, énorme", pas facile de décoller avec ses cris émerveillés à chaque riff du premier Blue Öyster Cult, qui n'est pas, il faut dire, le plus planant des supports.

Non, tout n'est pas fichu, la preuve, on peut inventer une nouvelle rubrique aujourd'hui. C'est celle de Fabrice Epstein dans notre magazine, qui traite du rock sous l'angle judiciaire (merci à Vincent Tannières de lui avoir ouvert ces pages). Il publie "Rock'N'Roll Justice" (La Manufacture De Livres, 25 €), 58 affaires captivantes brillamment exposées, si j'avais lu ça il y a quarante ans, j'aurais continué le droit. Le procès V13 (pas si mal, ce nom de missile ou de jus de légumes), toujours : "Plus le temps passe et plus la douleur d'avoir perdu ma fille augmente. J'en suis à payer encore l'abonnement de son téléphone pour pouvoir entendre sa voix." Patrick Jardin (cité par Éric Dussart, La Voix Du Nord, 27 octobre). Et Ann-Flore, s'adressant aux accusés (cité par Stéphane Durand-Souffland dans un article vertigineux, Le Figaro, 27 octobre) : "L'au-delà n'existe pas. Le paradis, c'était ici et vous avez tout foutu en l'air." ☐

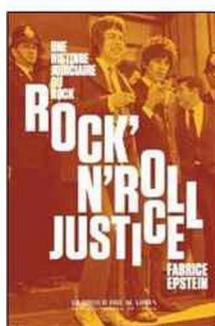
Photo Bruno Barbassou





Cinquante ans de musique du diable devant les tribunaux

Musique. Willie Nelson, Mick Jagger, John Lennon... peuplent ce recueil des grandes et petites affaires judiciaires du rock'n'roll. Original et indispensable



Rock'n'roll Justice,
par Fabrice Epstein ed. La
Manufacture de livres, 320

Vous n'allez pas offrir un livre qui a reçu un Prix pour Noël ? Allons, ça ne se fait plus ! Choisissez un recueil d'histoires judiciaires qui mêlent autant Bob Dylan, que les Stones, les Sex Pistols, Led Zep ou les Doors. *Rock'n'Roll Justice* est sorti cette semaine et c'est fringant et technique comme un solo de Rory Gallagher. Fabrice Epstein est avocat et chroniqueur pour *Rock & Folk*. S'il sert quelques affaires déjà entrevues ici ou là (le plagiat du Zeppelin ou les poursuites contre Judas Priest), il en fait de beaux précis de droit. Mais l'auteur, dans un style qui emprunte autant au latin qu'à l'anglais, se révèle passionnant lorsqu'il évoque par exemple la publicité, en 1977, de l'album des Pistols dans un magasin de Nottingham dont le patron est poursuivi pour avoir affiché le mot bollocks ! Et c'est un professeur d'anglais qui vient le défendre, expliquant que bollocks était devenu un terme dési-

gnant les hommes d'Eglise. Il y a aussi cette touchante histoire de Merle Haggard, star de country, qui rencontrera le condamné à mort Caryl Chessman à Folsom, et organisera en partie avec lui le fameux concert de Cash. Plus drôle et plus croustillante, cette histoire, bien française, à Epinal, en 2011, qui voit un sosie de Gainsbourg agresser au cou-deau un sosie de Johnny ! Les 58 histoires de Fabrice Epstein se lisent avec un vrai plaisir, professionnelles mais tout aussi artistiques, historiques, voire psychiatriques (un juge qui condamne un musicien à se couper les cheveux ou le scandale pédophile de Gary Glitter !). Il est question de droit et de droits, certes. Et du temps béni de ce rock'n'roll qui s'en fichait royalement. ■

Christophe Laurent

L'auteur sera en dédicace à la librairie Alma à Bastia
vendredi 3 décembre à 17 heures.



Avocat et chroniqueur à « Rock & Folk », Fabrice Epstein ravive la grande époque du rock en analysant des décisions judiciaires

La petite musique de la justice

ANTOINE ALBERTINI

C'est un choix judicieux de n'offrir aux faits divers de chair et de sang, aux coups de revolver et sordides carambouilles d'agents véreux que la portion congrue de ces 300 et quelques pages solidement illustrées. Certes, les amateurs croiseront dans ce *Rock'n'Roll justice* le nabot emperruqué et féminicide Phil Spector, le cadavre du rappeur prodige Tupac Shakur et le regard halluciné du père de Marvin Gaye, auteur du fatal coup de feu qui mit fin à la carrière de son rejeton le 1^{er} avril 1984. Mais, en fin juriste, Fabrice Epstein, avocat et chroniqueur à *Rock & Folk*, préfère les chemins de traverse, explore les décisions oubliées, rend compte de jugements civils ou commerciaux qui racontent autant une époque que les affaires criminelles, ces tragiques et banales sautes d'humeur du quotidien.

En somme, il presse le *jus romain* d'où dérive notre terme « justice », soit la quintessence du droit, jurisprudence et doctrine mêlées, pour montrer que l'essentiel est ailleurs : en se répondant depuis le prétoire, le droit et la musique façonnent la société autant que la société peut influencer jugements et mélodies. Ceci est particulièrement vrai pour le rock – ici entendu au sens large –, genre subversif par excellence et pour cette raison objet de tous les débats publics, du suicide aux droits d'auteurs, de la propriété intellectuelle à l'usage de drogues.

Dans les années 1980, Tipper Gore, épouse d'Al, futur vice-président des États-Unis et militant écologiste tardif, aurait pu trouver ample matière à réflexion dans ce rapport entre la musique et l'état d'une société, *hic et nunc*. En lançant sa croisade pudibonde contre les paroles de chansons jugées contraires aux bonnes mœurs, elle finit par obtenir que des autocollants « *Explicit Lyrics* » ornent les pochettes



Le chanteur Gary Glitter, devant le tribunal de Bristol (Royaume-Uni), en novembre 1999. ALAMY STOCK PHOTO

des albums incriminés, si bien que les ventes décollèrent, précipitant des millions de gamins dans les bras des « corrupteurs de la jeunesse » qu'elle entendait museler.

ROCK'N'ROLL JUSTICE.

UNE HISTOIRE JUDICIAIRE DU ROCK, de Fabrice Epstein, La Manufacture de livres, 318 p., 25 €.

Une loi oubliée

A quelques exceptions près, les juges se montrent peu enclins à accueillir comme une marque de créativité les excès du rock et de ses dérivés, incapables qu'ils sont d'entendre le vent du changement hurler en bourrasques de riffs. En 1977, devant le tribunal de Nottingham (Angleterre), de bonnes âmes invoquent ainsi une loi oubliée, remontant à 1899, pour réclamer la censure de l'album *Never Mind the Bollocks* (« on s'en bat les couilles ») des Sex Pistols. Matoise, la défense des punks fait alors citer à la barre un honorable directeur du département d'étu-

des anglaises de l'université du coin, de surcroît philologue et pasteur anglican. Les juges apprennent à cette occasion que le terme *bollocks* désigna successivement de petites balles puis des orchidées et, enfin, des hommes d'église. Conclusion : *no offense, your honour!* Les plaignants sont déboutés, l'album se vend comme des petits pains et la loi du XIX^e siècle sera abrogée dans la foulée.

De Gainsbourg à la Cour de cassation en passant par la geste des Daft Punk faisant plier la Sacem – la France n'est pas oubliée! –, ces dizaines d'affaires judiciaires (dont certaines sont tirées de chroniques déjà parues) traitent, prévient M^e Epstein, « de calomnie, de culpabilité, de mythe, de contre-pouvoirs et de transgression ». Autant d'excellentes matières à débattre pour les tribunaux. Et, au passage, une définition assez exacte du rock'n'roll. ■

Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)

Audience : 5493000

Sujet du média : Actualités-Infos Générales

13 Novembre 2021

Journalistes : Patrice

Bardot

Nombre de mots : 1441

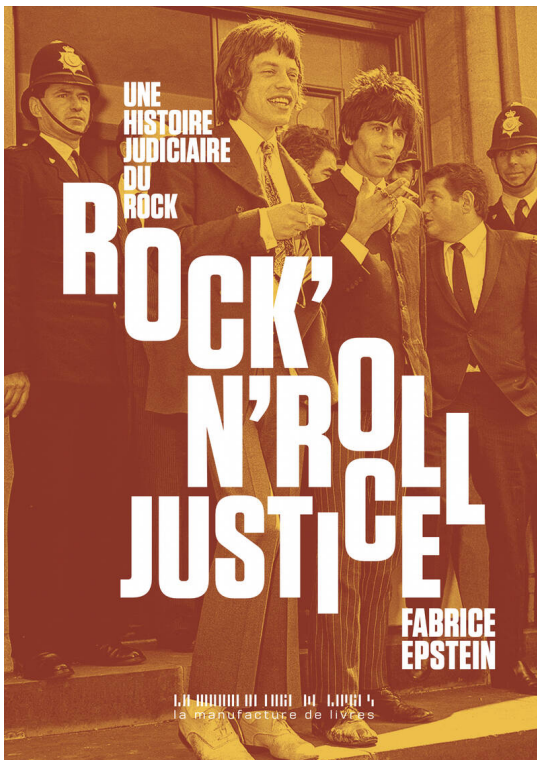
Valeur Média : 6358€



www.liberation.fr

«Rock'n'roll justice», le rock à la barre

Avocat et journaliste, Fabrice Epstein signe «Une histoire judiciaire du rock : Rock'n'roll justice», première anthologie en français des affaires judiciaires dans le milieu du rock.



(DR)

Exploré sous toutes les coutures dans de multiples ouvrages, ce bon vieux rock'n'roll n'avait jamais été documenté (au moins en France) sous l'angle judiciaire. Avocat spécialisé dans le droit des affaires et passionné de rock (il écrit chez *Rock & Folk*)

Fabrice Epstein était donc bien placé pour combler cette lacune. Sur 300 pages qui cavalent comme sur des riffs de Jimmy Page, il détaille ces histoires de meurtres, plagiats, et escroqueries en tous genres qui pullulent dans ce monde trépidant. Si les managers véreux nourrissent une section assez jouissive, l'auteur réenfile parfois sa robe noire pour démontrer par exemple que non, définitivement les chansons sur la drogue n'ont pas corrompu la jeunesse. Les affaires américano-anglaises occupent une grande partie des pages, mais notre pays n'est pas oublié. On apprend que Dylan et Clapton ont eu maille à partir avec la justice française qui a dû également trancher sur un cas très particulier : la tentative de meurtre du sosie de Gainsbourg sur celui de Johnny. À moins que cela ne soit l'inverse.

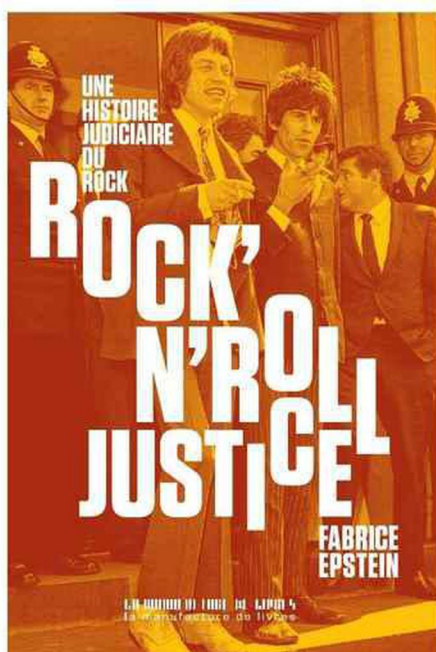
Fabrice Epstein Une histoire judiciaire du rock : Rock'n'roll justice ([La Manufacture de livres](#)), 25 euros.

[Visualiser l'article](#)





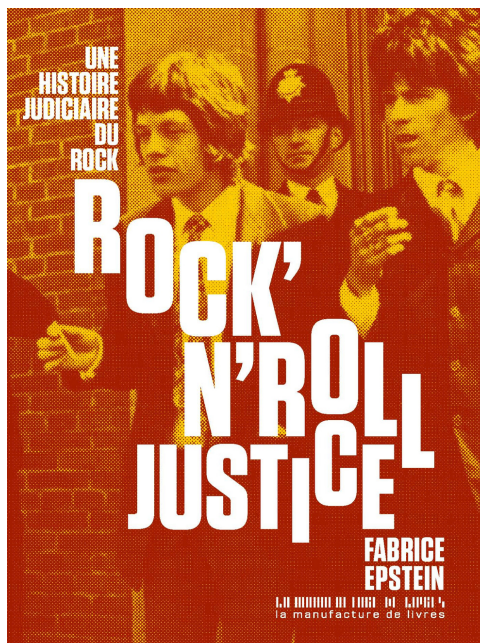
Le livre *Rock'n'roll Justice*



Avocat spécialisé dans le droit des affaires et passionné de rock – il écrit dans les pages de nos confrères de *Rock & Folk* –, Fabrice Epstein nous raconte 1001 histoires judiciaires, entre plagiats, meurtres et escroqueries, qui fourmillent dans le monde du rock. Un angle vraiment original et encore, de notre point de vue, jamais traité dans notre pays. Trois cents pages palpitantes et trépidantes grâce au style virevoltant de l'auteur, aussi éloquent à l'écrit qu'à l'oral. Alors bien sûr, on connaîtra sûrement certains cas présentés ici, mais Epstein, avec son œil de spécialiste, apporte toujours un nouvel éclairage en toute objectivité. On apprécie particulièrement le chapitre savoureux consacré aux managers véreux. Et ils sont nombreux. Pas que des hommes d'ailleurs, puisque Kelley Lynch, qui a ruiné Léonard Cohen après avoir complètement siphonné son compte en banque, figure au sommet des escrocs de haut vol. Un livre qui se lit comme un roman dont on se gardera bien de spoiler les dénouements souvent croquignolesques. À dévorer d'urgence.

Rock'n'roll Justice : une histoire judiciaire du rock
(LA MANUFACTURE DE LIVRES)





LES STARS DU ROCK DANS LES PRÉTOIRES

Bonne idée de l'avocat Fabrice Epstein, spécialiste du sujet pour le magazine *Rock & Folk* : réunir en un volume les multiples affaires et contentieux qui émaillent l'histoire du rock. Bien sûr, il aborde les procès pour plagiat, mais le plus intéressant n'est pas là. Plutôt dans les quelques portraits savoureux de « maquignons » de la profession, parmi lesquels Albert Grossman, l'agent de Bob Dylan, « novateur défroqué, accusé de racisme, de sexisme, défaire de l'argent sur le dos de ses bêtes de cirque », et Allen Klein, l'homme par qui la rupture des Beatles a été consommée. L'auteur revient aussi sur les batailles judiciaires menées ou subies par les rockers : Jim Morrison poursuivi pour obscénité par l'État de Floride, les Sex Pistols attaqués pour indécence par le tribunal de Nottingham, la chasse aux allusions à la drogue dans les chansons, les séjours en prison, notamment de la star de la country, Merle Haggard, les assassinats familiaux, à l'instar du meurtre de Marvin Gaye par son père. Riche tribut payé à la justice par une musique rebelle puisant ses racines dans le blues des noirs asservis par la société.

« *Rock'n'Roll Justice, une histoire judiciaire du rock* », par Fabrice Epstein. La manufacture de livres, 320 pages, 25 euros.

Famille du média : **Médias professionnels**Périodicité : **Hebdomadaire**Audience : **N.C.**Sujet du média : **Droit**Edition : **02 novembre 2021**

Journalistes :

Nombre de mots : **115**Valeur Média : **338€**

Justice & Rock'n roll

Fabrice Epstein, associé du cabinet d'avocats Saul et chroniqueur musical, signe à la Manufacture de livres un ouvrage intitulé « *Rock'n'roll justice* », consacré aux affaires judiciaires nombreuses qui ont marqué l'histoire du rock depuis les années 1950. Parmi elles, de nombreuses restées dans les mémoires collectives, comme celles ayant opposé le colonel Parker à la succession Elvis Presley ou encore Jim Morrison à l'État de Floride. Le panorama dressé par Fabrice Epstein, regroupant des affaires américaines, anglaises et françaises, se lit comme une série de courtes nouvelles.

« *Rock'n'roll justice, une histoire judiciaire du rock* », Fabrice Epstein, 315 p., 25 €, La manufacture de livres.
(www.lamanufacturedlivres.com)



Le jour où un Beatles a failli être jugé à Nice

En 1968, la star George Harrison est convoquée en correctionnelle pour avoir blessé le photographe Charles Bébert. Un Niçois ressuscite cet épisode dans le livre *Rock'n'roll justice*, dévoilé aujourd'hui.

Un client de marque le 21 janvier pour la correctionnelle de Nice : un des Beatles, George Harrison. » Non, ce n'est pas une fake news. Juste le titre d'un article vieux de 53 ans. Notre illustre prédécesseur Mario Brun le publie dans *Nice-Matin* le 20 novembre 1968. À peine croyable, mais vrai : l'un des « Fab Four » a bien failli se retrouver à la barre du tribunal de Nice. Un demi-siècle plus tard, cet épisode oublié resurgit dans un livre au nom explicite : « *Rock'n'roll justice* ».

Rock'n'roll, cette histoire-là l'est assurément. Elle met en scène un monstre sacré face à l'ami des stars. Le mis en cause : George Harrison, guitariste d'un groupe mythique auquel il insuffla des volutes de spiritualité indienne. La victime : Charles Bébert, rapatrié d'Algérie devenu figure de la photographie à Nice. Harrison contre Bébert : le match est lancé.

Nez à nez avec deux Scarabées

17 mai 1968. À Cannes, Godard et Truffaut électrisent un Festival du film bientôt stoppé net, rattrapé par la fronde sociale. À Nice, Eddie Barclay organise une soirée pour l'icône Johnny, au restaurant *La Pignata*, une institution de la colline de Fabron. Charles Bébert, 32 ans, est de la party. Il assure le photoreportage. Vers 3 h du mat', il prend congé ; sa femme, enceinte, pique du nez. Le couple quitte *La Pignata* quand il en croise deux autres : Ringo Starr et George Harrison avec leurs épouses. Soit la moitié des Scarabées.

« En 68, les Beatles sont déjà des superstars. Ils rentrent d'un séjour en Inde très fructueux, avec les mor-



Charles Bébert devant « La Pignata » avec la photo qui lui a valu d'être mis à terre, au même endroit, cinquante-trois ans plus tôt.
(Photo Dylan Meiffret)

ceaux du double album blanc : While my guitar gently weeps, Back in the USSR, Obladi oblada...

« Fabrice Epstein connaît la chanson. Avocat au barreau de Paris, il est né à Nice il y a trente-neuf ans et a grandi à Cagnes-sur-Mer. C'est lui qui signe *Rock'n'roll justice*, fruit de ses chroniques dans *Rock'n'Folk*. En prime, il est « fan de George Harrison ».

En 1968, Harrison « prend du poids au sein du groupe », où naissent les premières tensions. Ce soir-là, George et Ringo débarquent sans John ni Paul. Mais avec le mannequin Pattie Boyd, alias madame Harrison (future madame Clapton) et inspiratrice du tube *Layla*.

Ni une ni deux, « Charles Bébert prend la photo, raconte Fabrice Epstein. Excédé, Harrison se jette sur lui et lui fait un croc-en-jambe. Bébert a le genou en sang. Il veut en découdre, mais sa femme l'en empêche. Il se retrouve à l'hôpital Saint-Roch. » Un nom prédestiné. Icône rock, Harrison n'est pas un saint. Plutôt « un vrai petit boy de Liverpool, pas le si gentil garçon que voyait le public », admet son fan niçois. Bébert, lui, est à l'hosto. Son genou s'est ouvert sur le bitume, tout comme son appareil photo. Bilan : 7 points de suture et 10 jours d'ITT.

Bébert aurait alors reçu l'appel d'un ami avocat, M^e Rivoir : « J'ai

porté plainte, c'est scandaleux ! » Sauf que Bébert n'est pas chaud pour s'attaquer aux Beatles, tout juste anoblis par la Reine. Qu'à cela ne tienne : la machine judiciaire est lancée. La tornade médiatique aussi. L'animateur Gardenne, complice de Bébert chez Radio Monte-Carlo cesse de diffuser les Beatles à l'antenne pendant dix jours – non mais ! Outre-Manche, la photo du genou de Bébert ensanglanté s'invite dans les tabloïds anglais.

Réconciliation mise en scène

Les avocats de Harrison se rendent à Nice pour transiger avec

Bébert. Objectif : éviter à la star d'être jugée pour coups et blessures. Au final, le procès n'aura jamais lieu. « Pourquoi le parquet n'est-il pas allé au bout de l'exercice ? Mystère... », s'interroge Fabrice Epstein. Il suspecte l'intervention de Pierre Pasquini, alors avocat niçois influent et futur ministre. On ne saura jamais si le tribunal niçois aurait « jugé plus durement une star », au nom du devoir d'exemplarité.

L'histoire n'en reste pas là. Quelques mois plus tard, Bébert apprend que Harrison fait escale à Nice. L'occasion est trop belle. Avec son ami Gilbert Pressenda, photographe à *Nice-Matin*, il s'invite sur le tarmac de l'aéroport. Il empoigne la main de Harrison et le salue joyeusement, sur l'air de *Hello Goodbye*. Le Beatles ne l'a pas reconnu. Il est hilare. Clic clac, c'est dans la boîte. La photo atterrit dans les tabloïds, avec pour seule explication : « Harrison et Bébert se sont réconciliés. »

Harrison s'est envolé il y a vingt ans. Mais Bébert est éternel. À 85 ans, l'inénarrable photographe viendra raconter sa drôle de mésaventure au Forum Fnac de Nice, aujourd'hui à 17 h, aux côtés de Fabrice Epstein. L'épisode figure dans son livre, entre les démêlés judiciaires de Phil Spector, Bob Dylan, Justin Bieber ou... Justice. Pour l'auteur niçois, cette histoire-là restera « l'une des plus insolites ».

CHRISTOPHE CIRONE
ccirone@nicematin.fr

1. « *Rock'n'roll justice* : une histoire judiciaire du rock », chez La Manufacture des livres. 320 pages, 25 euros. Sortie le 25 novembre, disponible dès aujourd'hui au Forum Fnac de Nice.